

LIONEL RACONTE JOSPIN

Du même auteur

L'Invention du possible

Flammarion, 1991

Le Temps de répondre

entretiens avec Alain Duhamel

Stock, 2002

Le monde comme je le vois

Gallimard, 2005

L'Impasse

Flammarion, 2007

LIONEL JOSPIN

LIONEL
RACONTE JOSPIN

Entretiens avec Pierre Favier
et Patrick Rotman

ÉDITIONS DU SEUIL

27, rue Jacob, Paris VI^e

ISBN 978-2-02-101100-5

© ÉDITIONS DU SEUIL, JANVIER 2010

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.editionsduseuil.fr

Extrait de la publication

Sommaire

<i>Avant-propos</i>	9
1. Les années de jeunesse et de formation (1937-1971)	11
2. L'engagement au Parti socialiste (1971-1981)	45
3. Premier secrétaire (1981-1988)	81
4. Deuxième septennat (1988-1995)	139
5. Leader de la gauche (1995-1997)	183
6. Matignon (1997-2002)	209
7. Le 21 avril et la suite... ..	263

Avant-propos

Ce livre est né d'un film qui retrace un demi-siècle de mon parcours personnel et politique¹.

Les longues heures d'entretiens nécessaires pour le réaliser ont bien sûr été condensées pour respecter les contraintes de temps de la télévision. Aussi, nous a-t-il paru intéressant d'offrir à des lecteurs l'intégralité de ces échanges.

Ce livre garde la spontanéité de la parole et il est fidèle au dialogue initial, même s'il a fait l'objet de ma part d'un travail de réécriture pour passer de l'entretien oral à la forme écrite.

Ce texte est donc plus riche, plus précis dans ses descriptions et plus approfondi dans ses analyses que la version « film ». Le lecteur, qui sera peut-être téléspectateur, ne doit pas s'en étonner.

Vous ne trouverez pas ici des Mémoires rédigées selon ma fantaisie, mais un récit de ma vie, surtout politique, tel qu'il surgit au fil de mes réponses aux questions de mes deux interlocuteurs. Ce récit est au cœur de l'histoire récente des socialistes et de la gauche.

On m'y voit en jeune homme un peu brut, passionné de sport, de livres et de cinéma, m'engager dans les événements

1. *Lionel raconte Jospin*, un film de Patrick Rotman, avec le concours de Pierre Favier, produit par Michel Rotman (Kuiv), diffusé par France 2 en janvier 2010 (2 × 90 mn).

de mon siècle, rencontrer l'idéal révolutionnaire, tout en devenant diplomate, puis professeur.

Ensuite, aux côtés de François Mitterrand et avec les socialistes, désireux non seulement de rêver mais de réaliser, j'apprends à « faire de la politique » avec, comme but, le progrès et la justice, et comme moyen, la conquête démocratique du pouvoir. Je deviens Premier secrétaire du Parti socialiste, puis ministre de l'Éducation.

Je partage les défaites et les succès de la gauche tout en m'efforçant de comprendre et d'infléchir les mouvements de mon temps.

En 1995, je me présente à l'élection présidentielle, puis je m'attelle à relever mon parti et, après la victoire aux législatives de 1997, je gouverne la France pendant cinq ans. En 2002, dans des conditions que je décris, je suis écarté du scrutin avant que ne se joue la confrontation présidentielle.

Aujourd'hui, j'aimerais que ce livre puisse être utile à tous ceux, à gauche, qui veulent retrouver le chemin du pouvoir.

Lionel Jospin
Décembre 2009

Les années de jeunesse et de formation (1937-1971)

L'enfance pendant la guerre – L'héritage familial – La scolarité – Le plaisir du sport – La découverte de la politique – La résidence d'Antony – La guerre d'Algérie – L'ENA – Le Quai d'Orsay – Le trotskisme – 1968 – l'IUT de Sceaux.

Lionel Jospin, quand et où êtes-vous né ?

C'était vers la fin du Front populaire, en 1937, le 12 juillet, à Meudon. Trois ans après, les Allemands envahissaient la France. Mon père restait à Paris pour son travail et ma mère partait sur les routes de l'exode avec ma sœur aînée, Agnès, et moi jusqu'à Lamagistère, un village du Tarn-et-Garonne où nous avons famille et amis. J'étais trop jeune pour avoir gardé la mémoire de cette aventure. Mes véritables souvenirs remontent à plus tard dans la guerre. Ils sont plus vifs encore au moment de la Libération – j'avais sept ans – et je me revois perché sur les épaules de mon père quand le général de Gaulle a défilé sur les Champs-Élysées. Il y avait une foule immense, exultant, et je me souviens d'un homme dressé qui est passé.

Est-ce que vous avez des souvenirs précis de la guerre ?

J'ai eu conscience très tôt de vivre dans une époque tragique, une époque où les destins pouvaient être bouleversés. En même temps, je vivais cela de façon protégée, comme un enfant. J'ai un souvenir précis des bombardements. Quand ils étaient anticipés faibles ou lointains, nous restions dans la cave de la maison, où il y avait des étais et des sacs de sable. Quand

on annonçait des bombardements massifs et proches, le plus souvent la nuit, nous descendions l'avenue Louvois pour nous abriter, avec des centaines de personnes, sous le tunnel de la gare de Meudon-Val Fleury. Nous restions des heures dans l'obscurité, accompagnés du bruit, violent, des sirènes d'alerte, des bombes, des canons de la DCA. Mais je vivais cela avec l'étourderie d'un enfant, sans véritable peur.

Un jour – je ne l'ai jamais oublié –, la Gestapo est venue perquisitionner dans notre appartement. Je rentrais de l'école, j'ai vu des messieurs qui fouillaient, froidement et méthodiquement, et puis ils sont partis. Mes parents m'ont expliqué ensuite qu'ils cherchaient des tracts clandestins, sans doute ceux qu'écoulait discrètement un voisin communiste. Ils ne les avaient pas trouvés : mes parents les avaient fait disparaître deux jours avant ! À la fin de la guerre, j'ai vu, passant devant notre maison, les Allemands quittant Meudon en camions et carrioles à cheval, dans le bric-à-brac d'une armée vaincue. Dans la rue en pente, les gens devant leur porte se tassaient.

J'ai d'ailleurs gardé de cette époque le souvenir de l'importance du silence. Il fallait savoir se taire, parce que, si on ne se taisait pas, on pouvait faire courir des risques immenses à d'autres. C'était le cas pour le professeur d'obstétrique de ma mère, le professeur Meyer, responsable de la santé dans un réseau de résistance qui est venu se cacher plusieurs jours à la maison vers la fin de la guerre. Ou encore pour un jeune Juif allemand, Ulrich, qui a vécu chez nous avant de partir pour l'Angleterre. Mes parents nous disaient qu'il fallait rester muets sur tout cela. Peut-être faut-il trouver là l'origine de mon peu de goût pour les bavardages manifesté plus tard dans la vie politique. Je n'ai pas oublié non plus ce que me disaient mes parents des nazis qu'il fallait détester et des Allemands qu'il ne fallait pas haïr. De même, si nous admirions les résistants, nous avons tous méprisé les tondeurs de femmes à la Libération.

Vous avez vu ce genre de spectacle à la Libération ?

Oui, plusieurs fois, avec une confuse sensation de gêne devant l'humiliation et la bêtise.

La vie quotidienne sous l'Occupation a-t-elle été difficile pour votre famille ?

Le plus dur, c'était le froid. On avait du mal à se chauffer. Ma mère, qui voyait toujours le bon côté des choses, soulignait que nous n'avions jamais eu de rhumes. Peut-être, mais nous étions gelés. Et puis, il y avait les privations, tous ces repas avec des topinambours, des rutabagas, des salsifis. J'ai toujours détesté ces légumes depuis ! Quand il y avait du beurre, rarement, il y avait trois façons de manger la noisette qu'on nous donnait le matin au petit déjeuner : soit on l'étalait sur toute la tartine et on la sentait à peine ; soit on la mettait dans le café au lait, on voyait les yeux du beurre flotter à la surface ; soit on gardait le bout de beurre pour la fin de la tartine. On changeait chaque fois de méthode, sans calmer la frustration. Après la guerre, les apparitions du pain blanc, des croissants, des oranges ont été de vraies sources de joie et, pour mes parents, des signes du retour à la vie d'avant guerre.

Vous alliez à l'école pendant la guerre ?

Naturellement. Je suis retourné plusieurs fois à Meudon revoir ma rue, les deux lieux où nous avons habité jusqu'en 1947, l'année de mes onze ans. J'ai retrouvé mon école maternelle toujours superbe. J'ai été scolarisé ensuite dans le primaire, à l'école publique, puis un an au lycée de Sèvres. En sixième, j'étais dans une « classe nouvelle », avec des méthodes non directives. Cela ne m'a pas réussi...

Robert Jospin, votre père, pacifiste depuis les années 1930, était par principe hostile au conflit. Avez-vous le souvenir de ces années de guerre et de ses propos pacifistes, de son hostilité à la guerre ?

Il avait éprouvé effectivement dans sa jeunesse – il était né en 1899 – les souffrances de la Première Guerre mondiale. Sa famille, très pauvre, avait suivi le flot des réfugiés lorsque le nord de la France avait été envahi et cela avait laissé chez lui des traces profondes. Il était socialiste et pacifiste, dans la tradition de Jaurès. Il haïssait la guerre, cette deuxième guerre mondiale dont la barbarie était plus extrême encore que celle de la première. En même temps, il avait été un militant antifasciste, il était costaud et fier de sa force et il me racontait les coups de poings contre l'extrême droite des Croix-de-feu et des Jeunesses patriotes avant la guerre. La sensibilité pacifiste ne s'est pas installée chez moi aussi fortement, peut-être parce que l'expérience de la guerre, puis la connaissance de la Résistance m'ont autrement instruit.

Quand vous étiez Premier ministre, vous avez prononcé un discours sur les fusillés de 1917¹. Était-ce dans votre esprit une sorte d'hommage lointain à votre père, l'antimilitariste ?

Ce discours, je l'avais pensé, j'en avais parlé avec les membres de mon cabinet, y compris avec des officiers de mon cabinet militaire pour connaître leur sensibilité. J'ai rappelé les sacrifices et le courage de tous les soldats qui s'étaient battus durement, je n'ai nullement fait un hymne au défaitisme. Mais je pensais qu'il était temps, quatre-vingts ans après, de réintroduire dans la conscience nationale ceux de ces hommes qu'on avait épuisés, qu'on avait désespérés et qui s'étaient révoltés. Philippe Séguin, pour le RPR, a voulu lancer contre moi une polémique, mais l'opinion a très bien compris le sens de ce discours. On sait bien qu'un certain nombre de généraux, le général Nivelle par exemple, ont été des bouchers.

1. En mai 1917, après trois années d'une guerre très dure et l'échec de l'offensive de printemps, des soldats se mutinent et refusent de monter au front. Les sanctions sont très lourdes. Quarante-neuf soldats sont fusillés « pour l'exemple ».

Est-ce qu'il y avait une pensée à l'égard de Robert Jospin dans cette démarche politique ?

Je voulais d'abord rendre justice à ces soldats, à leurs familles. On ne peut plus parler aujourd'hui de la Grande Guerre de la même manière qu'en 1918, alors que Français et Allemands sont réconciliés et que l'Europe est faite. Si j'ai peut-être pensé à mon père et surtout à ma mère, encore vivante à ce moment-là et qui, à près de quatre-vingt-dix ans, allait chaque hiver au Chemin des Dames passer quelques heures de méditation, tant mieux. Mais j'ai surtout pensé à ces hommes qu'on a sacrifiés, qu'on envoyait par vagues se faire faucher par les mitrailleuses, sans qu'ils aient la moindre chance de conquérir, à ce moment-là, la position qu'on leur ordonnait de reprendre. Cette manière de traiter les soldats serait impensable de nos jours.

Aujourd'hui, rétrospectivement, comment regardez-vous l'attitude de votre père pendant la guerre ?

Mon père avait quatre enfants, il avait déjà un certain âge à cette époque et, de toute façon, il n'était pas mobilisable. Rapidement, ça a été la débâcle, puis la défaite. Profondément déçu par la chute du Front populaire et surtout par le Pacte germano-soviétique de 1939, il s'est tenu à l'écart de la politique pendant la guerre. Les risques pris par mes parents étaient réels quand ils ont caché et hébergé pour quelques jours, par exemple, les deux personnes dont j'ai parlé. S'ils avaient été pris, pour tous, c'était les camps !

Quels étaient les principes d'éducation dans la famille Jospin ? Avez-vous été élevé selon des règles strictes ?

Ma famille était extrêmement chaleureuse, avec des parents fermes mais tendres. C'était une famille nombreuse – bientôt avec quatre enfants –, vivante, où les échanges étaient multiples. C'est vrai, il y avait des règles : on disait « les enfants

ne parlent pas à table». En fait, ça signifiait qu'on ne parlait pas tant que les adultes s'exprimaient entre eux, notre tour venait après.

À l'époque de nos adolescences, les discussions sont au contraire devenues passionnées, y compris d'ailleurs sur la politique. J'ai vécu dans une famille très solide, avec des rites, des rites d'unité en particulier. À la fin des repas de fête, quand nous étions entre nous et heureux, nous nous tenions tous par les mains. Il y avait des principes mais ces principes religieux ou ces valeurs morales hérités du protestantisme étaient tout autant des principes ou des valeurs laïques. En outre, la présence de la religion, réelle dans la petite enfance, s'est diluée au moment de l'adolescence. Les enfants, qui s'en libéraient, ont influencé en retour les parents. Dès l'âge de quinze ans, pour moi, la religion s'est effacée.

Votre père tenait beaucoup de place à la maison, même si votre mère, Mireille Jospin, avait aussi une personnalité très forte. Quel portrait feriez-vous de vos deux parents ?

Mon père, par sa voix puissante, par sa stature, sa facilité à aller vers les gens, son talent d'expression, son art des blagues, des récits, des contes qu'il disait à toute la famille rassemblée au moment de Noël, par exemple, était la figure la plus spectaculaire de la famille. Mais ma mère, plus retenue, n'était pas la personnalité la moins forte. J'ai le souvenir d'un couple parental assez équilibré.

De mon père, je garde le goût de l'écriture. Il écrivait aisément. Il disait que quand il avait préparé les enveloppes des lettres qu'il devait envoyer, il avait fait le plus dur : écrire ne lui posait ensuite aucun problème. Il avait aussi le sens du verbe, et je suis sensible à l'éloquence quand elle est brillante et sincère. Le respect de la culture vient aussi de mon père. Cependant, l'esprit rebelle à l'embrigadement – qui n'interdit pas l'engagement –, une certaine fermeté de principes, la faculté de ne pas être dupe des fausses valeurs ou des petites médiocrités,

c'est une inspiration que j'ai trouvée chez ma mère, qui avait sur les choses, et parfois sur les êtres, un regard sans doute plus lucide que celui de son époux. Le plus extraverti du couple était l'homme du Nord. La plus réservée, la femme du Midi, une Gasconne, ce qui prouve qu'il faut se méfier des stéréotypes. J'ai sans doute hérité des deux. Sur ce plan, je suis double.

Finale­ment, être un Jospin, est-ce que c'était une forme d'école ? Qu'avez-vous appris dans ce cercle familial, qu'est-ce qui vous a servi, vous sert encore ou a marqué votre vie ?

La famille n'est pas l'école, c'est un lieu intime. Et on ne la vit pas, quand on est enfant ou adolescent, en se disant à chaque moment : « Quelle leçon j'en tire. » C'est bien après l'enfance, souvent, que certaines leçons diffusent et qu'il en reste une trace qu'on n'analyse pas forcément. Une trace obscure.

La question était : qu'est-ce que vous pensez avoir tiré de ce milieu familial ? Vous avez dit un jour que la gauche était votre école maternelle...

Je crois que j'ai dit : ma langue maternelle. Mes deux parents étaient engagés dans des fonctions sociales. Mon père, ancien professeur de lettres, a été ensuite directeur d'un établissement pour enfants difficiles, des cas sociaux, comme on disait à l'époque. Ma mère a été sage-femme, passionnée par son métier, puis infirmière dans les mêmes établissements de l'Éducation nationale. Les deux avaient donc des professions tournées vers les autres. Mon père était un militant socialiste, et ma mère était une femme de sensibilité de gauche même si elle ne voulait pas « s'embrigader », comme elle disait. En même temps, étant attachés à la liberté de penser, ils formaient leurs jugements eux-mêmes, ils n'aimaient pas l'esprit moutonnier. La liberté qui nous était donnée de nous exprimer, au-delà des principes un peu rigides de la petite enfance, m'a fait grandir dans un milieu ouvert, libre, mais articulé autour de valeurs éthiques.

On vous a souvent titillé sur votre protestantisme, sur le fait que vous soyez imprégné de cette éducation rigoureuse, voire austère. Qu'en est-il exactement ?

Tout cela est assez simplificateur, pour ne pas dire caricatural. D'autant que mes parents étaient des laïques. Surtout, personnellement, je me suis détaché très tôt de l'influence religieuse. Mes parents étaient des progressistes. À une époque où nombre d'enfants croyaient encore que les bébés naissaient dans les choux ou dans les roses, mes parents nous avaient appris comment ils naissaient mais aussi comment on les faisait. J'avais fait profiter mes petits camarades de ce savoir tout neuf. Cela avait valu une convocation de mon père devant le conseil d'école. Il avait plaidé contre l'obscurantisme.

Au-delà de la foi et de la pratique religieuse, le protestantisme est souvent considéré comme une école de rigueur intellectuelle et morale, de probité même. Ces traits de comportement vous sont souvent reconnus, même si parfois le reproche de rigidité est sous-jacent... Est-ce là une marque de votre éducation protestante ?

Il est surtout symptomatique de notre époque qu'on puisse « reprocher » à un homme politique la rigueur et la probité dont vous parlez ! Vous ne pouvez pas avoir de principes sans être rigoriste, respecter des valeurs sans être puritain, exercer vos responsabilités sérieusement sans être austère. Il est vrai qu'on a parfois l'impression que ce qui donne le ton aujourd'hui, dans de nombreux médias, c'est la dérision généralisée.

Pour ma part, je me suis simplement efforcé, en politique, de respecter des règles, de cultiver les principes de la République, d'être intègre et de tenir mes engagements. Si mon gouvernement a bien travaillé pendant cinq ans et échappé à tout scandale, cela mérite peut-être autre chose qu'une interrogation pour savoir si, comme tout le monde, je sais rire.

Revenons à votre enfance. Après Meudon, votre famille a déménagé à Paris en 1948. Vous avez passé deux années – de onze à treize ans – boulevard Richard-Lenoir. Avez-vous des souvenirs du lycée Charlemagne ?

À Charlemagne, un grand lycée, j'étais un élève un peu perdu, mais j'ai en revanche des souvenirs excellents du boulevard Richard-Lenoir. Le quartier de la Bastille était plein d'attraits. Il y avait la foire aux jambons, la foire à la ferraille. C'était un quartier populaire, plein d'ateliers, une population mêlée d'ouvriers et d'artisans avec leur franc-parler et leur verve. C'était le Paris qu'a chanté Yves Montand... Au lycée, oui, j'étais dissipé. Je n'avais pas encore bien compris les mécanismes de l'institution scolaire. Peut-être était-ce la figure de Charlemagne qui m'impressionnait...

Comme élève, vous étiez... nul... moyen... bon... ?

À Charlemagne, je n'étais pas brillant ! Les choses ont changé quand je suis arrivé au lycée de Meaux, à l'âge de treize ans. C'était un petit établissement, beaucoup plus humain, où j'étais interne puisque mes parents habitaient à vingt kilomètres de là, à Chamigny, près de La Ferté-sous-Jouarre. Je n'ai pas du tout vécu l'internat comme un enfermement mais plutôt comme une façon de m'émanciper d'une famille jusque-là très enveloppante. J'étais seul avec les autres, les garçons et les filles de mon âge – le lycée est devenu mixte –, sous des tutelles plus lointaines. Du coup, dans les relations avec mes parents, le week-end, l'affectif et le plaisir de se retrouver dominaient largement l'exercice de l'autorité. Dans ce petit lycée, j'ai commencé à assimiler les règles de fonctionnement de l'école et je suis devenu un bon élève. La découverte du sport, à ce moment-là, avec sa dimension collective et ses exigences techniques, a aussi joué un rôle. La maîtrise physique s'est répercutée au plan intellectuel.

Le sport, c'était déjà le basket ?

J'ai d'abord été goal au foot, je préférais sans doute me servir de mes mains ; et puis ça a été la découverte du basket. J'ai pratiqué ce sport pendant vingt ans. Ça a été une grande passion. Je jouais au lycée, puis en universitaire et en club. J'avais deux entraînements et deux matchs par semaine. À l'âge de trente-six ans, je jouais encore en vétéran à Sceaux. À ce moment-là, en 1973, je suis devenu Secrétaire national du Parti socialiste, j'étais pris les week-ends pour faire de la formation et j'ai abandonné.

Qu'est-ce qui vous plaisait tant dans le basket ?

La maîtrise du corps, le plaisir du jeu et le goût de la compétition. J'ai aimé et pratiqué d'autres sports : le foot, le hand, le volley, le rugby, et le tennis plus tard. Mais il y avait dans le basket un mélange d'élaboration collective et d'actions individuelles qui me séduisait. La construction du jeu passe par l'équipe. Et puis il y avait les copains, les sorties en car, la tension des matchs, l'envie d'épater le public... Ça m'a accompagné même à l'armée. Le sport est une des activités qui ont accompagné ma jeunesse de façon continue, à côté des études, du syndicalisme, de l'engagement politique, du cinéma, de la lecture et, bien sûr, de la découverte des femmes.

Encore un mot sur Chamigny. On a l'impression que c'est un lieu qui a compté dans la famille Jospin.

Dans ce petit village de Seine-et-Marne, mon père dirigeait un établissement pour adolescents en difficulté, un centre professionnel et en même temps éducatif, avec une population scolaire difficile et attachante. Tellement attachante d'ailleurs que, de dix-sept à vingt-quatre ans, jusqu'au moment où j'ai préparé et réussi le concours de l'ENA, j'ai accompagné ces adolescents chaque année en camp d'été. Avec eux, j'ai pris conscience des conséquences de la misère sociale, des séquelles familiales, des handicaps culturels. Ils m'ont donné le désir de

changer cela, comme le faisaient déjà mes parents et mes copains éducateurs dans cette école. Il y avait un ciné-club où j'ai vu une bonne partie du cinéma français des années quarante et cinquante – *La Grande Illusion*, *L'Auberge rouge*, *Sortilèges*, *Les Disparus de Saint-Agil*, etc. – avec ses fabuleux acteurs, y compris dans les seconds rôles – Pierre Larquey, Carette, Pauline Carton, Saturnin Fabre... On donnait à ces jeunes une «nourriture» de qualité. L'école se situait dans un immense parc, au milieu des bois et des champs, à trois kilomètres de La Ferté-sous-Jouarre. C'était un vaste espace où l'on pouvait bouger. Il y avait aussi une ferme école, dont le responsable, M. Giraud, m'a fait découvrir le travail de la ferme. Tout cela rendait mes week-ends très heureux.

Il y avait donc le rituel des déjeuners le dimanche à Chamigny. Y avait-il des discussions politiques autour de la table familiale ? Des débats contradictoires avec votre père ?

Les débats les plus intenses avec mon père ont commencé quand j'avais dix-sept/dix-huit ans et qu'a débuté la guerre d'Algérie. Avant, déjà, on parlait, on échangeait. Mes parents n'étaient pas riches, ils avaient les salaires, moyens, d'un directeur d'établissement et d'une infirmière, mais ils étaient généreux et il y avait régulièrement du monde à la maison, à table : la famille, des amis de toutes sensibilités, même s'ils étaient souvent de gauche. Il y avait donc beaucoup de discussions. On parlait, on plaisantait, on chantait aussi. Mon grand-père, le père de ma mère, qui avait été artisan ferronnier d'art puis ouvrier dans des usines d'aviation, un homme de la vallée de la Garonne, avait une voix extraordinaire. Le Capitole de Toulouse lui avait proposé de faire une carrière, mais, veuf avec deux enfants, il n'avait pu l'accepter. Je me souviens de lui en vacances, à Villers-sur-Mer, où mes parents avaient acheté une petite maison après la guerre. Il avait plus de soixante-dix ans, mais chantait encore des airs d'opéra, beaucoup d'opéras français. Des dizaines de personnes s'agglutinaient alors à la porte du

jardin pour l'écouter ; il avait une éblouissante voix de ténor. Tout le monde chantait à la maison : des vieilles chansons françaises, des chants scouts, des chants révolutionnaires. Vous voyez le mélange.

Est-ce dans cette période, celle de Chamigny, que vous commencez à vous émanciper de la famille, des parents ?

L'émancipation pratique débute très tôt, dès que je suis interne à Meaux. L'émancipation par les idées, elle s'amorce à propos de la guerre d'Algérie, parce que mon père est membre de la SFIO, qui se laisse entraîner dans la guerre coloniale. En 1954, je pars à Paris, au lycée Janson-de-Sailly, pour faire ma philo, puis mon hypokhâgne. Ensuite, je serai pendant quatre ans à l'Institut d'études politiques de Paris et à la résidence universitaire d'Antony. Là, je suis vraiment libre, même si je reste proche de mes parents.

Cette prise de conscience politique, elle commence à Janson ?

Oui. C'est un moment paradoxal parce que Janson était le lycée de la grande bourgeoisie parisienne. Mon père voulait que je fasse ma philo dans un grand lycée, et c'était le seul endroit où il avait obtenu une place d'interne. Mais, par ailleurs, mon professeur de philosophie, Maurice Caveing, était un communiste, et même un intellectuel officiel du parti. La République française plaçait les enseignants là où leur mérite les appelait. C'est aussi l'endroit où j'ai mesuré physiquement les différences de milieux sociaux. Elles se voyaient dans les vêtements, dans les attributs, dans les colifichets, dans le style. Jusque-là, j'avais vécu dans un milieu au fond relativement homogène, on va dire, de petite classe moyenne, d'origine populaire. Dans ces deux années, j'ai vraiment pris conscience que j'étais de gauche, j'ai découvert l'analyse marxiste, et j'ai commencé à me sentir profondément concerné par les événements d'Algérie. Le contingent sera envoyé sur place en 1955-1956, l'année où j'aborderai les études supérieures.